

sions le glorieux confrère tombé au champ d'honneur.

Nous avons cru être apôtre, à notre manière, en faisant revivre les traits de cette pieuse physionomie dont chacun de nous se rappelle avec émotion l'inaltérable douceur.

Aux jeunes élèves des petits séminaires nous dirons : Voyez et faites de même.

Il fut l'un de vous, s'assit sur vos bancs, partagea vos jeux, étudia les mêmes livres. Mais aussi, comme il sut développer tous les jours, dans une piété constante, le germe de vocation que Dieu avait déposé dans son cœur !

Aux clercs du sanctuaire : Que lisez-vous dans cette vie que vous ne puissiez faire à votre tour ? Si, comme ce pieux lévite, vous êtes épris d'amour pour le divin enchanteur des âmes, *incantator animarum Christus*, comme lui vous aimerez les âmes de cet amour généreux qui veut se dépenser sans mesure pour elles.

Notre jeune martyr aurait eu des raisons de modérer son zèle, et de garder une partie de lui-même pour les siens qui y avaient quelque droit. Mais, comme l'a dit un penseur célèbre, *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.*

Il en est de certains éveils de l'âme comme de l'étincelle qui tombe sur une mine, elle embrase, incendie tout. Une fois que le père SÉGUIN eut écrit dans son cœur qu'il se donnerait aux âmes, l'exercice de la charité chrétienne devint pour lui comme une nécessité tyrannique à laquelle il ne put se soustraire.

La terre du Laos, qu'il arrosa pendant deux ans de ses sueurs, dira à jamais ce que peut le zèle d'un apôtre, quand il est animé par cet amour ardent des âmes et la soif de leur salut.

Dieu doit avoir de grands desseins de miséricorde sur cette terre sauvage à laquelle il sacrifie si prodigieusement le sang de ses martyrs.

Nous ne sommes pas de ceux qui doutent avec le poète Claudien si

Curarent Superi terras, an nullus inesset Rector, et incerto fluctent mortalia casu.

Nous aimons mieux adorer et bénir le dogme consolateur de la Providence, et croire que le sang des saints, versé dans cette contrée païenne, produira une abondante moisson de chrétiens et suscitera parmi nous des légions de missionnaires.

Quant à celui qui les a devancés, et qui est tombé premier martyr au milieu de ses chers sauvages qu'il avait engendrés à la vie de la grâce, il vivra mieux encore que ce peintre célèbre sur la tombe duquel un grand français grava ces belles paroles :

Vivere qui dederat nesciens ipse mori.

Il vivra à jamais, car Dieu a écrit son nom parmi les plus glorieux élus de son ciel.

E. R.

Rodez, 15 octobre 1884, en la fête de Ste Thérèse.

V I E

DU

R. P. CLÉMENT CATHARY

MISSIONNAIRE DE MADAGASCAR

Mort en odeur de sainteté le 23 mai 1863

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

1 vol. in-12.....Prix : 88 cts

— L E —

CARDINAL PIE

ET SES ŒUVRES

Etude philosophique, religieuse et sociale

PAR

A. TOLLEY DE PRÉVAUX

1 vol. in-12.....Prix : 63 cts

FEUILLETON DU PROPAGATEUR

LE DOGME

DE

L'INFAILLIBILITE

Par MGR DE SÉGUR

1 vol in-18 Prix : 30 cts

TROISIEME PARTIE

LES OBJECTIONS CONTRE LA DEFINITION

V

S'il est vrai que l'intelligence, la science et l'amour de la liberté étaient exclusivement du côté des opposants.

(Suite)

Surtout dans un concile œcuménique, où l'assistance spéciale de l'Esprit de grâce et de vérité ne manque jamais, c'est avec les yeux de la foi et non avec les yeux de la nature, que tout doit être envisagé. Ce que demande Notre-Seigneur de ses évêques, ainsi rassemblés en son nom, et sous le souffle de son Esprit, c'est la sainteté et non l'érudition ; c'est l'humilité d'une foi profonde, et non l'engouement des idées modernes ; c'est l'amour de l'Eglise, l'amour du Saint-Siège, et non je ne sais quel chauvinisme personnel et mesquin qui voudrait subordonner le bien de l'Eglise aux petits intérêts de tel ou tel Etat ; enfin, c'est la prière, et non les agitations de l'habileté humaine.

Ce que Notre-Seigneur veut avant tout dans un concile, ce sont des évêques, de vrais évêques, des hommes de DIEU, tout dévoués à la cause de la foi et du saint des âmes. A ceux-là seulement il donne sa grâce, ses lumières divines, sa force pour accomplir ses œuvres. Qu'a-t-il besoin des autres, trop souvent pleins d'eux-mêmes, enflés de leur mérite, de leur élévation et de leur crédit ! Hélas ! quelle place restait-il en leur cœur pour l'Esprit-Saint ?

Et puis, disons-le bien haut, au concile du Vatican, le véritable et sérieux savoir, la vraie science ecclésiastique, la prudence, la sagesse, l'intelligence des vrais besoins de l'Eglise en ces temps difficiles, la juste appréciation des hommes, des institutions et des difficultés, tout cela s'est trouvé en trèsgrande majorité du côté de la très grande majorité, seulement elle avait l'esprit de ne pas s'en vanter.

On calomnie l'épiscopat catholique, écrivait le vénérable Archevêque de Cambrai, on calomnie l'épiscopat catholique quand on le représente comme opposé en tout, et de parti pris, aux idées, aux libertés et aux institutions modernes ; comme n'ayant que des répulsions et des anathèmes pour le progrès, la science, les arts, la civilisation, tout ce qui passionne la société actuelle.

C'est dans l'intérêt de cette société, c'est pour sauvegarder son avenir, que nous repoussons une partie de ce qu'on appelle les idées modernes. Adoptant de grand cœur ce qu'elles renferment de vrai, de juste, de noble et de généreux, nous combattons, quels que soient notre pays et notre nationalité, avec toute l'énergie de notre foi et de notre patriotisme, ce qu'on y mêle de faux, d'impie, d'immoral et de subversif.

Nous voulons la science, mais celle qui est vraiment digne de ce nom ; celle qui éclaire sans incendier, sans démolir, sans blasphémer.

Nous acceptons tous les perfectionnements de la civilisation, pourvu qu'elle laisse aux caractères leur virilité, aux mœurs publiques et privées leur intégrité sainte, et qu'elle ne se borne pas à couvrir d'un vernis brillant les abaissements, les hontes et toutes les corruptions de l'ancien monde païen.

Nous encourageons le progrès, nous le bénissons, nous lui prêtons tout notre concours, mais à la condition que ce sera dans les voies de la vérité, de la morale, de la justice et de l'ordre qu'il conduira l'humanité. — Donc nous rendons justice à notre époque : elle sait faire de grandes et belles choses ! mais nous ne pouvons ni ne pas voir ni ne pas travailler à conjurer les immenses périls auxquels elle s'expose, et

les calamités que ne peuvent manquer d'attirer sur elle ses imprudences, ses erreurs, son oubli, pour ne pas dire son mépris de DIEU et de sa loi.

Et les ménagements qu'on doit avoir pour l'opinion publique, la majorité des Pères du concile en comprend-elle bien l'importance, l'étendue et les souples délicatesses ? — Sans aucun doute, elle les comprend. Mais, attentive à éviter tous les froissements qui ne sont pas nécessaires, elle ne doit pas oublier non plus, que tout évêque qui chercherait la popularité, en compromettant l'indépendance ou la dignité de son ministère, cesserait d'être disciple de JÉSUS-CHRIST. Elle ne doit pas oublier que si, comme on nous le rappelle, l'opinion est en définitive la reine du monde, l'Eglise n'est pas faite pour subir les lois de cette reine-là, ni pour suivre ses mobiles et trop souvent injustes caprices.

Telle a été la majorité dans le concile ; tel a été le véritable épiscopat catholique. Les injustices et les colères de l'orgueil froissé ont seules pu essayer de dénaturer ses vrais sentiments.

VI

SI C'EST LE PAPE ET LE CONCILE QU'IL FAUT RENDRE RESPONSABLES DES DIVISIONS QUI ONT PRÉCÉDÉ, ACCOMPAGNÉ ET SUIVI LA DÉFINITION

Ce n'est ni le Pape ni le concile, mais uniquement l'ennemi mortel du Pape et du concile : le démon. " C'est l'homme ennemi qui a fait tout cela ", comme dit l'Evangile.

Remarquons cette parole profonde : " l'homme ennemi, inimicus homo. " Le démon n'est pas un homme ; pourquoi donc dire " l'homme ennemi ? " C'est que, singe de DIEU et de sa providence, le démon fait ordinairement ses œuvres par les hommes. De même que Notre-Seigneur se sert des hommes pour faire régner son Père sur le monde, et pour sauver les âmes ; de même Satan se sert des hommes de leur langue, de leur esprit, de leur intelligence, de leurs forces, même de leur argent, pour combattre DIEU, pour entraver la marche de l'Eglise pour tout perdre, s'il se peut.

Ce qu'il fait depuis l'origine du monde, il l'a fait dans tous les conciles ; il l'a fait dans le concile du Vatican, et il continuera de le faire jusqu'à la fin des temps. Se servant avec son astuce et sa rage profondes, tantôt des ennemis du dehors, tantôt des adversaires du dedans ; aveuglant les uns, séduisant et passionnant les autres ; suscitant des tempêtes politiques, des oppositions soi-disant théologiques, scientifiques, historiques, il a soulevé le plus d'obstacles possible contre la manifestation d'une vérité qu'il redoute souverainement. Voyant que les trames, ourdies par les impies, ne répondaient pas assez à leurs vœux, daignait m'écrire le Saint-Père au milieu même de la lutte, les puissances de l'enfer dressent des pièges aux esprits honnêtes eux-mêmes ; elles les divisent de sentiments, afin du moins de tirer parti des maux qu'enfante la dissonance, de traîner les choses en longueur, et de reculer ainsi le plus possible le coup fatal auquel elles ne sauraient échapper.

Et quels sont ces esprits honnêtes mais séduits qui ont jeté le trouble et la division dans les rangs catholiques, à l'occasion de l'infailibilité ? Le Souverain Pontife l'a clairement indiqué dans son Bref Apostolique, daté du 12 mars 1870, et qui a été, à cet égard, un véritable manifeste. " C'est une chose assurément regrettable, écrivait-il au docte Dom Guéranger, qu'il se rencontre parmi les catholiques des hommes qui, tout en se faisant gloire de ce nom, se montrent complètement imbus de principes corrompus, et y adhèrent avec une telle opiniâtreté, qu'ils ne savent plus soumettre avec docilité leur intelligence au jugement de ce Saint-Siège quand il leur est contraire, et alors même que l'assentiment commun et les recommandations de l'Episcopat viennent le corroborer... Se regardant comme seuls sages, ils ne rougissent pas de donner le nom de parti ultramontain à tout le reste de la famille catholique qui pense autrement qu'eux... " On les voit mettre audacieusement en avant comme indubitables ou du moins comme complètement libres, certaines doctrines maintes fois réprouvées ; on les voit ressasser des chicanes historiques, des

passages mutilés, des calomnies lancées contre les Pontifes Romains, des sophismes de tout genre. Toutes ces choses, ils les remettent impudemment sur le tapis, sans tenir aucun compte des arguments par lesquels on les a cent fois réfutées.

Leur but n'oublions pas que c'est le Pape qui le dit est d'agiter les esprits, d'exciter les gens de leur faction, ainsi que la foule des ignorants, contre le sentiment communément professé. Outre le mal qu'ils font en jetant ainsi le trouble parmi les fidèles, et en livrant aux discussions de la rue les plus graves questions, ils nous réduisent à déplorer dans leur conduite une déraison égale à leur orgueil.

Dans ce même Bref, et dans d'autres, publiés au moment où les esprits paraissent le plus soulevés, le Saint-Père stigmatisait, chez les hommes de ce même parti " toutes les menées à l'aide desquelles on a coutume de capter les suffrages dans les assemblées populaires ; " il blâmait ouvertement " ces hommes qui ne cessent de troubler les cœurs des catholiques ; " et il déclarait que leurs menées et leurs sophismes étaient la seule et unique cause du trouble qui s'est élevé dans les consciences, et que tous nous déplorons.

Qu'on ne vienne donc plus nous dire que ce sont les journaux catholiques, que c'est " la presse ultramontaine " qui a soulevé ces tempêtes. Elle a rempli son rôle, son rôle très-légitime et très-utile, en criant au loup, et en criant ferme. Les meilleurs chiens de garde sont ceux qui aboient le plus fort et qui n'ont peur de rien. Les loups ne les aiment pas ; c'est tout simple ; ils voudraient que le berger les supprimât, par amour sans doute pour la paix et le silence. A en croire ces bons loups, ce sont les chiens de garde qui sont responsables de tout ce qui peut arriver de fâcheux dans la bergerie.

Dans l'Eglise de DIEU, toute doctrine fautive est dangereuse ; par cela seul qu'elle existe et se manifeste, elle provoque la controverse ; contre elle, la controverse est de droit et de devoir ; comme l'agitation et les cris du berger, comme les aboiements du chien de garde sont de droit et de devoir, dès qu'apparaît le loup.

La responsabilité des controverses et de leurs suites retombe tout entière sur ceux qui soutiennent l'erreur et travaillent à la propager. Le mal n'est pas dans les controverses ; il est dans les divisions qui les amènent ; et ces divisions ont pour cause les doctrines contraires à la doctrine du Saint-Siège, de ce Siège apostolique et infailliable que les catholiques doivent défendre de tout leur pouvoir.

Ces doctrines, resuscitées en ces derniers temps par le parti libéral, ont fait, grâce à lui, des progrès alarmants. Elles ont trouvé de nombreux et adroits défenseurs jusque dans le sein du Concile. Parce qu'on ne les a pas laissés faire, ils ont jeté les hauts cris ; ils se sont indignés ; et n'osant trop s'attaquer au Pape et à l'Episcopat groupé autour de lui, ils s'en sont pris hypocritement à " certains journaux ", qui n'ont fait que suivre fidèlement les directions données par les actes publics du Saint-Siège et de la plus grande partie de l'Episcopat.

Lorsqu'ils venaient nous dire que ceux qui ont bravement défendu la foi et l'honneur du Saint-Siège, étaient seuls responsables des divisions, des scandales que nous avons eu à déplorer, on se demande en vérité s'ils ne se moquaient pas de nous.

VII

QUELS ONT ÉTÉ LES VRAIS AGITATEURS

Écoutez un de nos vénérables Evêques qui ont eu le courage de le dire ouvertement.

Dans une lettre adressée de Rome, le 2 juillet 1870, aux prélats de son diocèse, Mgr de Rodez constatait d'abord l'union des esprits et des cœurs dans l'amour du Souverain Pontife, aux approches du Concile ; puis il ajoutait : " Sur ces entrefaites parut le volumineux écrit du doyen de la faculté théologique de Sorbonne, destiné à galvaniser le vieux gallicanisme et à greffer sur lui les institutions parlementaires des temps modernes. D'après ce système, la Constitution de l'Eglise devait devenir représentative, et l'Episcopat devait entrer en participation de la souveraineté pontificale, au point de pouvoir même déposer le Pape en-concile, quand ce haut mandataire du corps apostolique, s'obstinant dans une infailibilité person-